

Lettre de Louis Bour

A MONSIEUR NOEL COPIN

Rédacteur en chef du journal «La Croix»

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Vous avez eu la bonne idée de consacrer une page du forum du N^o de LA CROIX du 28 novembre au 40^{ème} anniversaire du MRP.

Abonné à LA CROIX et participant, à l'époque, de l'équipe qui a créé le MRP — j'étais président de la fédération de la Seine du MRP — j'apprécie cette initiative mais je ne permets de faire un certain nombre de réserves sur l'orientation assez tendancieuse de l'article de François BAZIN, qui s'apparente à un procès. Le ton est donné dès le début : «Quelques lignes rapides dans les manuels d'histoire, un petit réseau de fidèles qui entretiennent des liens d'amitié avant que le temps fasse son oeuvre . . . Le M.R.P. est mort depuis bien longtemps . . . »

Autrement dit, pour F. BAZIN, le M.R.P. est mort, ayons une pensée pour lui, mais n'en parlons plus.

C'est méconnaître le courant politique qu'a représenté le M.R.P. dans l'histoire politique de la France.

Le M.R.P. n'a pas été une création spontanée. Certes, à la Libération ses succès, inattendus, même pour ses créateurs, pouvaient paraître quelque peu démesurés. Le M.R.P. a été une phase — importante — d'un mouvement politique — non confessionnel, qui trouvait sa ligne politique directrice dans la doctrine sociale de l'Eglise.

Les premières manifestations de cette «famille d'esprit», comme l'on dit, se sont fait jour avec des hommes comme Montalembert, Lamennais, Lacordaire, Albert de Mun, puis avec ceux que l'on a appelés « les abbés démocrates » : Lemire, Naudey, Dabry, Guyard etc . . . Pour ces pionniers, le problème était de réconcilier le Christianisme avec la République : rares étaient ceux qui ne refusaient pas d'admettre que l'on pût être à la fois bon chrétien et bon républicain.

L'évolution des esprits ne se fit que lentement. Les deux guerres, 1914-18 et 1939-44, et plus particulièrement la Résistance, pendant lesquelles tant de chrétiens, au péril de leur vie, témoignèrent de leur attachement à la France et à la République, y ont largement contribué.

Au plan politique, il y eut le Sillon de Marc Sangnier, d'ailleurs plus mouvement de formation que parti politique. Il y

eut aussi «l'Aube» de Francisque Gay. Et si le M.R.P. a pu connaître à la Libération un succès éclatant, c'est parce qu'à côté des hommes jeunes formés par les mouvements chrétiens de jeunesse ou les syndicats, il y avait des militants politiques qui, vingt ans plus tôt, avaient fondé le Parti Démocrate Populaire — dont Georges Bidault était un membre actif — ou la Jeune République — à laquelle appartenait Maurice Schumann, premier président du M.R.P.

J'ai bien connu ce que fut le P.D.P. dès son origine, ayant eu la chance de le vivre aux côtés de mon père, qui en fut un des fondateurs. Leur idée, c'était de joindre dans une même action politique la défense de la dignité des travailleurs, dont seule la gauche avait le monopole, avec la défense des valeurs morales et spirituelles, notamment la famille, dont la droite avait l'apanage.

Le M.R.P. n'a fait que continuer le sillon déjà tracé, en accentuant ses prises de position. Libéré qu'il était, par la loi électorale — la proportionnelle — d'une tutelle de droite (P.D.P) comme de gauche (J.R.), il pouvait être lui-même. Ses créateurs ne se sont pas posé les questions qu'imagine F. BAZIN : Une revanche ? Point; le désir du pouvoir ? Nenni; une rénovation des mœurs politiques ? Dans une certaine mesure, oui; mais essentiellement « la révolution par la loi », qui devait permettre, dans le cadre des institutions républicaines librement choisies, un changement profond de notre société pour plus de justice sociale dans le respect des valeurs humaines traditionnelles.

A la lutte des classes, prônée par les socialistes, le M.R.P. opposait le cri évangélique de Marc Sangnier : «Si la haine répond à la haine, quand donc finira la haine ?». Voilà ce que voulaient ces militants, «réunis à Paris un dimanche glacé de la fin novembre 1944»

Voyons maintenant ces «erreurs», qu'aurait commises le jeune M.R.P. 1 — «La France est allergique à la démocratie chrétienne». Il est certain que du fait de son histoire, la structure et le climat politiques de la France ne sont pas les mêmes que ceux de l'Allemagne ou de l'Italie. Le professeur d'histoire qu'était Georges Bidault le savait bien et avec lui les cofondateurs du M.R.P.

Mais la France profonde, au moins à cette époque, moins rongée par le matérialisme — de droite ou de gauche — que maintenant, n'était pas aussi allergique qu'on veut bien le dire aux aspirations qu'incarnait le M.R.P. Un exemple : l'Aude; un fief radical, bastion de l'anticléricalisme, de la Dépêche de Toulouse et des frères Sarraut; c'est là aussi que se fit élire Léon Blum avant la guerre de 1939-40. Et bien l'Aude, à la Libération, a confortablement élu un candidat MRP et qui plus est ce candidat était un prêtre, l'abbé Gau.

2 — «Ne pas avoir compris le phénomène gaulliste». Il va falloir ici rappeler un fait capital, qui va sans doute faire grincer les dents de certains.

Quand, en 1946, le Général de Gaulle annonça son départ, ce fut un moment de stupeur : bien des français se sentaient orphelins. Le Comité Directeur du M.R.P. se réunit en hâte chez Georges Bidault. La question posée était simple : fallait-il suivre ou non le Général de Gaulle, dans son retrait ? Certains, comme Edmond Michelet, étaient pour; mais la très grosse majorité fut contre, pour la raison suivante :

Si le MRP quitte le pouvoir, les socialistes vont se trouver seuls en face des communistes. Ceux-ci — alors beaucoup plus puissants et organisés que les socialistes — ne feront qu'une bouchée de leurs partenaires. Etant donné le désarroi général «le coup de Paris» aurait eu lieu bien avant «le coup de Prague»; la France serait rapidement devenue une démocratie populaire; adieu nos libertés ! . . .

Abusivement représentée comme un reniement du Général de Gaulle, l'attitude du M.R.P., à l'époque, a certainement préservé la France, la République et l'héritage de la Résistance. En cela le M.R.P., parti de la «fidélité» — à un idéal — et non, comme on aurait voulu le faire croire, à un homme, si grand fût-il, a bien mérité de la Nation.

C'est peut-être là une vérité dure à entendre; je ne l'ai jamais vue écrite, ni même entendu dire; et pourtant c'est la vérité.

3 — Dernière «erreur» ? «l'impréparation des dirigeants du M.R.P. ». Pourquoi baptiser erreur ce qui ne dépendait en aucune manière de la jeune volonté de ses dirigeants. Ils étaient ce qu'il étaient, c'est-à-dire des hommes et des femmes courageux; ils l'avaient montré dans la Résistance; ils avaient au surplus, pour la plupart, une formation sociale, morale, syndicale ou civique que bien des hom-

(suite à la page 6)